



Simon Harel

Face aux littératures des Premières Nations

FACING FIRST NATIONS' LITERATURE

Abstract: The indigenous French writing authors seem to have found their place in literature; they have even built their book fair, Kwahiatonhk!, involving interviews, round tables, and research conferences. But the public recognition goes beyond that, it touches also the academic field. In short, the public is challenged and the mission of educational institutions is that of transmitting a decolonialized knowledge. Does this apparent opening mean that Quebec is a space without preconceived ideas? When it comes to asking the question of pluralism, of politics, and of territory, nothing is as simple as it seems.

Keywords: Territory Literature; First Nations; Quebec; Language Identity; Culture Decolonization; Political Resistance.

SIMON HAREL

Université de Montréal, Canada
simon.harel@umontreal.ca
DOI: 10.24193/cechinox.2017.32.01

Si j'étais cynique, je dirais que j'habite un lieu à l'abri de la violence, dans les confins nordiques de la vaste Amérique, et que j'abandonne tous les auteurs de la « vieille Europe » en proie à la folie d'une ascendance qui remonte à la nuit des temps parce que nous n'avons pas ces difficultés en Amérique. L'horizon est clair, le territoire une gigantesque réserve naturelle. La Statue de la Liberté se dresse tel un symbole qui ouvre la voie au Nouveau Monde. Mais je ne peux pas dire ça. En revanche, je peux affirmer que je ne suis guère rassuré. Depuis des années, j'ai le sentiment de piétiner une Amérique autrefois sacrée, aujourd'hui ravagée, hantée par le spectre de mises à mort collectives. En un mot, une Amérique ossuaire. On veut me convaincre du contraire, rien n'y fait. Pour moi, l'Amérique est un charnier.

Wounded Knee, le 29 décembre 1895: 125 ans à peine

Autant dire, c'est hier et non, je ne suis pas cynique. Simplement, les enjeux du territoire m'habitent; ils se font insistants. Je ne fais pas pour autant dans la géographie culturelle, ce n'est pas ma formation. Je ne veux pas que le territoire ressemble à une prose narrative,



à un répertoire de figures de style. Je ne contemple pas les sommets de montagnes recouverts de neige. Je n'ai pas l'habileté requise qui me permettrait de photographier les couchers de soleil sur les grands fleuves du continent.

À vrai dire, je bute sur le territoire. Je regarde par terre pour ne pas trébucher. Il m'arrive rarement de regarder les étoiles. De toute manière, j'aime les villes, les enseignes illuminées dès la tombée du jour, les avenues commerciales et leurs devantures criardes. Je ne vais pas en forêt. M'y perdrais-je ? Dans ma ville, l'asphalte, le béton durcissent ma marche. Il me faut piétiner, encore et toujours. M'assurer que je ne perdrai pas contenance, que je maintiendrai mon équilibre.

J'ai fini par me pencher pour mieux fouiller le sol de cette Amérique ossuaire et, plus particulièrement, là où se logent les expressions post-identitaires de la littérature québécoise – à moins qu'elles ne soient néo-identitaires ? En retournant la terre de mes mains, j'ai trouvé aussi maintes pépites de la littérature des Premières Nations. Révélées au grand jour, elles ont beaucoup de choses à nous apprendre sur la qualité de ce sol québécois, sur ses fondements aussi. C'est toute la fondation symbolique du Québec, aujourd'hui dans une impasse, qu'elles nous invitent à réexaminer.



Tout a bougé très vite, quand on y pense: alors qu'il y a une dizaine d'années la littérature des Premières Nations n'existait qu'en marge des Lettres québécoises, la voilà non seulement présente sur tous les fronts, mais aussi multiple dans ses visages. Après un long travail

d'élaboration, nécessaire pour que l'accès au monde de l'édition devienne réalité, son corpus s'est rapidement étoffé et diversifié.

J'ai lu le récit d'An Antane Kapesch au moment de sa publication. C'était en 1976. Le point de départ de la littérature des Premières Nations. Le titre était en soi tout un programme de dénonciation: *Eukuan nin matsshimanitu innu-iskueu. Je suis une maudite sauvagesse*¹. Un essai ? Un pamphlet ? Un témoignage ? En tout cas, un coup de tonnerre dans le ciel serein et bleu du nationalisme de ces années-là. L'auteure est inclassable. Son coup de gueule a la même violence que les écrits de décolonisation des poètes et essayistes québécois des années 1960, de Chamberland à Vallières. Personne n'est épargné, des marionnettes coloniales à l'intendance gouvernementale. À sa manière, Kapesch nous offre un miroir qu'il nous faut traverser comme la petite Alice. Il nous conduit dans un univers inversé où il faut surveiller les collets, ses arrières, et s'affirmer dans sa propre identité, en sachant d'où on vient et où l'on va. Parce que Kapesch a ouvert la voie en faisant acte de résistance, la littérature des Premières Nations, comme celle des Métis et des Inuits, a pu connaître une belle « renaissance² » dans les années 1990.

Une telle renaissance s'est effectuée en français. De qui parle-t-on au juste ? Sur les dix nations amérindiennes au Québec, certaines sont plus représentées que d'autres en littérature, du fait de leur lien avec le français – les Innus, par exemple, appartiennent à la nation la plus importante de langue seconde française, devant celle des Algonquins et les Hurons-Wendat, de la famille iroquoienne³, s'expriment en français. Beaucoup d'artistes offrent directement leurs textes dans cette langue, voire en édition bilingue, si



l'on pense aux poètes innues Rita Mestokosho et Joséphine Bacon. La première s'inscrit dans une démarche d'appropriation et d'affirmation identitaire: « Écrire dans une langue, la langue française est aussi une nécessité. Celle de pouvoir diffuser à un vaste auditoire nos préoccupations dans une langue poétique⁴. » Disant cela, elle résume la position d'une majorité des écrivains contemporains, comme celle de sa consœur Bacon. Celle-ci fait aussi jouer un principe de co-écriture, du français à l'innu. Cette inscription est surtout la marque d'un rapport à la défamiliarisation que provoque en moi la lecture/écoute d'une langue que je ne maîtrise pas: elle révèle une relation à un territoire qui, s'il est bien réel, s'avère aussi une forme de prise de possession linguistique.

Est-il possible que les succès récents de certains poètes amérindiens tiennent en partie au choix du français, langue d'écriture vivante, monde enveloppant, bien plus que représentation d'un discours assiégé ? Si l'on s'en tient au domaine des lettres québécoises, on constate aisément que le domaine de l'énonciation conquiert peu à peu des espaces qui, il n'y a pas si longtemps, étaient considérés comme imprenables. Tandis que la littérature amérindienne en anglais aborde résolument le champ narratif, celle du Québec francophone affiche sa spécificité par la présence très forte de la poésie – qui est d'ailleurs l'un des genres privilégiés de la littérature nord-américaine de langue française. En ce sens, elle emprunte la même voie que le fit avant elle la littérature québécoise : l'oralité médiatisée.

L'empreinte orale façonne en effet cette littérature, mais elle n'est plus vécue comme la seule souffrance d'une disparition, ainsi que l'écrivait Kapesesh. En 1976,

c'était la colère qui animait Kapesesh, une juste colère, en somme, contre les méfaits du colonialisme. Pour que ses enfants connaissent le monde d'où ils proviennent, les coutumes, les arts de faire, la généalogie des communautés et les lieux les plus secrets du territoire, il lui fallait prendre la parole. Elle n'avait pas d'autre choix que de passer de l'oralité à l'écriture, mais à la condition de publier en innu et en français. Car perdre sa langue maternelle, ce serait mourir. L'autre langue, elle, est vécue comme un joug colonial. Kapesesh énonce avec une violence que le lecteur pourra juger insupportable cette dislocation de la langue et du territoire qui ont fait tous deux l'objet d'une expropriation.

Cette vision est aujourd'hui tempérée par une nouvelle génération d'auteurs et d'artistes en art contemporain, qui vivent dans leur époque et abordent avec assurance leur identité, n'hésitant pas à s'exprimer par le slam ou le rap. Ces créateurs ne sont plus dans la seule motivation de leurs aînés, largement déterminée par l'urgence de la résistance territoriale et culturelle⁵. À l'hôtel de ville de Montréal, les Artistes pour la paix ont élu Samian « Artiste pour la paix 2015 », c'est-à-dire un artiste multidisciplinaire, tout à la fois acteur, chanteur, rappeur, auteur, écrivain et photographe. Cette distinction en dit long: il a été désigné, car, grâce à son talent et aux genres par lesquels il l'exprime, il est un pont entre les Premières Nations et les Québécois. C'est la même impression que l'on a en écoutant Natasha Kanapé Fontaine, interrogée au sujet de la pièce *Muliats* produite par Menuentakuan: « Le théâtre peut incarner cet instrument de réconciliation et de prise de parole [...]. Pour moi, le théâtre autochtone contemporain va exactement



servir à ça : soulager des fardeaux. On veut transcender les relations entre les Premières Nations et les Québécois et les changer⁶. » Et Fontaine, qui se présente comme poète-interprète, comédienne, artiste en arts visuels et militante pour les droits autochtones et environnementaux⁷, valorise tous les moyens d'expression pour faire dialoguer autochtones et allochtones. Quant à elle, elle a élu la poésie pour effectuer un « tannage de peaux » : les mots viennent gratter les imperfections des pensées et des consciences, afin de permettre le point de rencontre.

Plus qu'une manière de dire le territoire, la poésie est, pour les auteurs amérindiens, un outil d'émancipation et d'autonomisation. Les ouvrages de référence en la matière (ceux de Diane Boudreau et de Maurizio Gatti⁸) ont bien démontré en quoi la poésie est un marqueur littéraire puissant. C'est ainsi qu'un créateur protéiforme comme Louis-Karl Picard-Siouï, bien que privilégiant le narratif, n'exclut pas la poésie comme moyen d'affirmation: *Les grandes absences* (2013), *De la paix en jachère* (2012) et *Au pied de mon orgueil* (2011) sont des titres éloquentes. L'auteur wendat incarne cette nouvelle voie empruntée par les artistes amérindiens: sans nier que l'identité sera toujours le moteur de l'acte d'écrire, il est temps d'affirmer aussi la singularité de chacun. De sorte que, écrit-il, « avant de parler au nom du ciel et de la terre, des ancêtres et de la nation, je devais m'inscrire dans ma propre histoire, là où se joue la plus grande lutte, celle de notre propre individualité⁹ ».

Les auteurs amérindiens de langue française semblent donc avoir fait leur place dans le champ littéraire; ils ont même leur salon du livre depuis plusieurs années,

Kwahiatonhk !, avec lançements, entrevues, tables rondes ou conférences de chercheurs. Mais la reconnaissance ne s'arrête pas là, elle est aussi académique. Certes, elle est à la traîne de ce qui s'est passé côté anglophone, surtout avec l'influence des théories étatsuniennes, mais c'est le corollaire de la constitution tardive d'un corpus en français. Ce n'est que maintenant que la reconnaissance a lieu. Ainsi, Joséphine Bacon vient de recevoir en mai 2016 un doctorat *honoris causa* en anthropologie à l'Université Laval, tandis que, à l'Université de Montréal, se monte le premier diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en récits et médias autochtones, en langue française. Il est question, dans ce programme, de considérer ces récits et médias en tant que zones de contact entre les cultures, de favoriser ce qui se crée dans les espaces publics – ce qui n'exclut pas, au contraire, de réfléchir sur la dimension coloniale des rapports de force. Et si j'ajoute que Marie-Pierre Bousquet, professeure au département d'anthropologie de cette même université, vient de mettre en place un programme en études autochtones, c'est pour confirmer que nous sommes nombreux aujourd'hui à célébrer la littérature autochtone, l'hybridité des univers créés par les auteurs, brisant ainsi les stéréotypes les plus puissants. D'ailleurs, les publics sont au rendez-vous et les institutions d'enseignement se donnent pour mission de transmettre un savoir « décolonialisé¹⁰ ». Cette ouverture signifie-t-elle pour autant que le Québec est une terre accueillante, sans préjugés ? Quand il s'agit de poser la question du pluralisme, du politique et du territoire, rien n'est simple.



Les échanges entre écrivains québécois et haïtiens sont nombreux. On pensera d'abord au collectif *Bonjour voisine*, qui regroupe des auteurs des deux mondes. Ces échanges ont fait place aux Premières Nations. À la suite de la publication de *Aimé-titau! Parlons-nous!*, un volume collectif de prises de parole québécoises et autochtones, la littérature des Premières Nations crée de nouvelles solidarités. De Mani-Utenam (Maliotnam) à Port-au-Prince, il semble y avoir un passage secret, une aberration de la géographie dont je n'ai pas connaissance. Je sais, en revanche, que ce lien repose sur deux principes: *notre* humanité et *le* respect du territoire¹¹. Cela fut dit lors des Nuits amérindiennes en Haïti, en mai 2015. Quelques mois plus tard, l'immortel Dany Laferrière reçut le prix Ludger-Duvernay, décerné par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. On pourra s'en féliciter parce que c'est un grand écrivain. Il le mérite amplement. Fierté de la mémoire partagée, de la conscience diasporique d'Haïti et de la résilience du Québec, plus vive et animée que jamais. Regret, aussi, de la réactivité tardive que représente l'obtention de ce prix.

Que diable, il fallait bien récompenser Laferrière après le coup de tonnerre de son intronisation à l'Académie française ! En faisant remarquer ce décalage, je fais figure d'empêcheur de danser en rond : je sais bien que l'institution littéraire obéit à des critères stricts quand il s'agit d'honorer les écrivains à l'aulne de l'histoire nationale. Pour diverses raisons (le rayonnement métropolitain de l'œuvre de Laferrière dans l'espace francophone), le prix Ludger-Duvernay lui était acquis avec le retard qui sied à l'écrivain reconnu en premier par la « Mère patrie ». Il fallait donc marquer le

coup, souligner, célébrer. Cette réactivité tardive est néanmoins le signe d'un malaise.

Mais voilà que je vais encore plus gâcher la fête. Tout se déroulait plutôt bien au Salon du livre de Montréal, lors de la cérémonie en l'honneur de Laferrière... jusqu'au moment où le président de la Société Saint-Jean-Baptiste s'est exclamé :

Et pour nous, dans ce Québec du XXI^e siècle à la fois singulier et pluriel, dans ce Québec multicolore qui est un peu comme un caméléon dans une chambre aux miroirs, et dont monsieur Laferrière est l'illustre représentant, dans ce Québec, la langue française doit se conjuguer au futur¹²...

Je relève ici une figure de style passablement douteuse, permettez: « ce Québec multicolore qui est un peu comme un caméléon dans une chambre aux miroirs ». Il ne s'agit plus du tout de passer le miroir, comme Alice, on l'aura saisi. Ici, on a affaire, dans un lyrisme outré, à une image convenue de la diversité culturelle: une pièce aux murs remplie de miroirs démultipliés à l'infini, un caméléon qui change de couleur sont là pour représenter la diversité¹³. Ce qu'il faut comprendre, en suivant cette logique, c'est que le fondement territorial, la spécificité linguistique française est un lieu commun qui, au nom de la diversité, fait du migrant un faire-valoir. Et l'autochtone, alors, qu'en est-il de lui ? Un simple laissé pour compte ?

La canonisation du pluralisme culturel introduit une double entrave (*double bind*), un paradoxe dans lequel l'œuvre de Laferrière se trouve en quelque sorte inscrite. Qu'il le veuille ou non ne change rien à l'affaire. Ce paradoxe est au cœur de l'autoconstitution de la littérature québécoise,



comprenant l'idée d'une centralité et d'une totalité qui réduit la complexité perçue à la manière d'un arrangement hétérogène: il s'agit des loyautés conflictuelles.

Si l'autoconstitution est un moment fondateur, elle demeure un acte qui engendre, par sa dimension performative, un énoncé qui a force de loi. C'est d'ailleurs pour faire entendre les principes qui fondent l'origine du lien social, le maillage de tous ces liens en une forme constitutive, qu'on parle de la « constitution » d'un État. Sur le même principe, on parlera de l'autoconstitution de la littérature québécoise. Or, les loyautés conflictuelles sont autant de façons d'inscrire en son sein une déliaison qui met à mal le principe de l'union, de la centralité. S'explique ainsi l'aspect, à première vue complexe, peut-être confus pour certains, de cette autoconstitution. C'est dire qu'il faut interroger le rôle des Amérindiens dans la sphère publique, cette *res publica* qui, soudainement, joue un rôle majeur dans le domaine littéraire.

Où l'affaire se complique, c'est lorsqu'on tient compte du fait que la littérature des Premières Nations veut, à raison, se distinguer de la littérature québécoise. Elle cherche sa propre voix et, en même temps, les ponts sont là, entre deux camps qui sont sous le signe de la minorisation – le Québec francophone dans un monde anglophone, les Premières Nations entre l'enclume et le marteau. Oui, l'enclume et le marteau, car le Québec francophone, même s'il fut victime, est aussi le dominant par rapport aux Autochtones. Victime, dominateur, minoritaire, majoritaire: l'utopie, l'évasion, l'exotisme des fictions qui ont pour rôle de nous projeter dans d'autres mondes ne doivent pas oublier les enjeux d'une littérature qui cherche à s'affirmer. Je peux me rêver en train

de relever les collets, de m'imaginer comme Alice, je dois aussi me questionner, en tant que Québécois, surtout quand, par ailleurs, s'affirment les soubassements de l'État-nation dans sa prétendue indivisibilité.

Cette complication est donc forcément politique, et elle entraîne avec elle la question cruciale du territoire. Elle ravive la plaie, quand *nous*, les Québécois, avons bien cru en avoir fini avec le territoire. Le sol. La glèbe. L'appartenance. Avec la mélancolie de la race et ses expressions malaisées. À la poursuite d'un rêve (le Québec-pays, le Québec-patrie, le Québec de la souveraineté tranquille), nous pensions avoir digéré sans trop de difficultés l'échec en demi-teinte de deux référendums. Nous avons pensé être devenus « normaux », en somme, citoyens du monde sans coup d'éclat: c'était oublier les « Indiens », les habitants de l'intérieur des terres, les nomades des villes, tous ceux qui, alors que nous voudrions vivre seulement dans l'euphorie des logiques post-identitaires, nous obligent à composer avec le territoire. Plus encore, ces « Indiens » nous imposent de prendre la mesure de l'État-nation, ses délimitations juridiques et géographiques. De nouveau, les carrefours de sens de l'identité québécoise jouent dans la constitution d'une logique qui refuse tout faux-semblant.



Alors que nous croyons que l'histoire tient le cap, dans l'espoir d'un avenir meilleur, la littérature des Premières Nations intervient à la manière d'une revenance qui renoue avec les figures de la survivance, la crainte de la disparition. Elle semblerait coincée dans ces loyautés conflictuelles



dont je viens de parler: il est inimaginable, sauf au Québec, de décréter la partition du territoire, puis de se rétracter. Voilà qui constitue l'un des aspects déconcertants du politique dans sa dimension territoriale.

Parfois, au Québec, le territoire se pense comme un territoire assiégé. Quand Ghislain Picard, à l'automne 2015, prononce cette phrase emblématique : « Je suis Innu... je suis souverainiste ! », cela demande par exemple une explication, parce qu'elle est mal comprise. Le chef de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador est sommé de s'expliquer: « Je suis souverainiste pour ma nation¹⁴. » Que voulait-il dire en fait? Il faisait référence aux Premières Nations, assure-t-il, et non à l'indépendance du Québec, comme l'ont compris les militants qui ont assisté à sa conférence plénière au Conseil national du Parti québécois. D'ailleurs, l'ancien chef du Parti Québécois Pierre-Karl Pélaudeau lui-même a ajouté au malentendu, en commentant la petite phrase de Picard sur le souverainisme: « Par ce dialogue, de nation à nation, nous sommes confiants d'en arriver à de nouveaux arrangements mutuellement bénéfiques pour toutes les nations concernées dans le respect de l'intégrité du territoire¹⁵ ». En fin de compte, Picard a dû mettre les points sur les i et préciser qu'il n'était pas un nouvel allié de la cause souverainiste. Dans ce quiproquo, on retrouve certains aspects des *loyautés conflictuelles*: deux souverainetés s'affrontent sur l'enjeu de la fondation territoriale et de sa partition. Il n'est pas si loin le temps où l'Autochtone était considéré comme un concurrent sérieux pour le Québécois indépendantiste, luttant de manière exclusive pour sa reconnaissance identitaire.

Est-il possible d'adopter un point de vue qui refuserait l'ontologie du territoire, toujours affirmée, présupposée, quel que soit l'interlocuteur, au profit d'un débat qui mettrait en cause le postulat de l'identité souveraine? Certes, le dialogue de nation à nation est à l'ordre du jour. Il est en tout cas à l'avant-plan des discours de gouvernance, au moins depuis la signature de la convention de la Baie James. Mais si la proposition est généreuse, dans les faits, on s'interrogera sur ce que veut dire ce dialogue pour le moins stéréotypé: une nation aurait-elle préséance sur une autre? Certains droits seraient-ils prioritaires sur d'autres? Qu'en est-il de cette matrice d'une préidentité impensable qui logerait dans la pensée instituante du Québec, ce Québec qui se pose avec acuité la question de son avenir? L'expression rhétorique de ce Québec-nation n'est-elle pas dans l'obligation de composer avec le souverainisme autochtone? Si tel est le cas, devons-nous envisager la réplique antagoniste de positions adverses sur un terrain commun? Voilà la liste des questions fort épineuses que pose l'installation de la littérature des Premières Nations dans le contexte québécois.

Ces questions sont géographiques, politiques, idéologiques et, dans le contexte québécois actuel, doivent tenir compte d'une nouvelle inscription du territoire. En fonction des réponses, on peut entrevoir ce qu'apporte la littérature des Premières Nations à la littérature québécoise, si intimement liée à la cartographie du territoire qu'on se demande si elle pourra ou non échapper à l'emprise de l'État-nation.



De nombreux interprètes de la question nationale ont lâché la proie pour l'ombre. Les énonciateurs et défenseurs du discours souverainiste-autonomiste-indépendantiste tiennent au sujet de la métaphysique de la nation un discours alambiqué. Dans tous ces énervements, l'État national est le support de mauvaises figures de styles, de discours et de rodomontades en provenance de qui veut occuper la place du Père de la Nation. Mais le refoulement de la question nationale n'est qu'une forme de mécanisme de défense comme l'entrevoient naguère les freudiens. C'est faute de comprendre les motifs secrets de l'indépendance que les décideurs politiques se fourvoient. Ce qui importe, en effet, c'est le territoire et non pas la terre natale, les braccnages et autres détournements de lieux qui ne nous assignent plus à résidence. Encore que les choses se compliquent, quand on se demande s'il s'agit de l'histoire du Québec ou de l'histoire coloniale dont le Québec fut un acteur, si on parle du point de vue du colonisateur ou de celui du colonisé.

Bien qu'elle puisse être par moments l'expression d'une citoyenneté forteresse, contre les autres, il arrive que la souveraineté se veuille inclusive, empathique, ouverte à la diversité. Dans un cas comme dans l'autre, la porosité des représentations symboliques de la nation est en cause. Pourtant, le peuple n'est pas la nation. Quelle est alors l'alternative ? Retrancher le métissage, le refouler, ce qui permet de sauvegarder l'Origine dont le point de départ colonial n'est pas discuté ? Affirmer cette Origine, la promouvoir tout en tablant sur une diversité projetée dans l'avenir que l'on veut meilleur, qu'il soit multiculturel ou interculturel ?

Tout donne l'impression d'un blocage. Les mêmes arguments reviennent en une litanie aux faux airs de rituel conjuratoire, comme si le fait de parler était en soi une preuve de l'existence de la nation. Ce n'est pas son existence qui est en cause d'ailleurs, mais plutôt la difficulté de l'arrimer à une volonté politique, ce que les divers tenants du discours souverainiste revendiquent avec à-propos. Et la conciliation de la diversité culturelle (une expression à la mode qui fait les choux gras de commentateurs de droite, au premier chef Mathieu Bock-Côté) et de l'État national (pour reprendre une expression vieillotte de Bernard Landry) se fait de plus en plus difficile parce qu'elle bute sur la sempiternelle question des origines. Pourtant, à bien y regarder, la littérature amérindienne livre quelques réponses dont il faut tenir compte, et que nous pouvons entendre directement, *en français dans le texte*.

Un penseur comme Rémi Savard l'a bien compris, et ce, dès les années 1970 : « Force nous sera bientôt de constater qu'il y a de ce côté [chez les Autochtones] une créativité culturelle spécifique, dense et toute tournée vers l'avenir, ainsi qu'un imaginaire politique » et que cet imaginaire est « au moins aussi porteur de solutions que ces conférences constitutionnelles toujours tenues en l'absence de ceux qui, depuis près de 50 millénaires, ont fait en terre américaine des expériences inédites de relations entre peuples¹⁶ ». Savard était optimiste, pour lui les délais seraient brefs, rapprochés. Derrière le « Force nous sera bientôt de constater », on imagine un « sous peu », « d'un moment à l'autre », un « prestement ». Il n'en fut rien.

Nous sommes presque un demi-siècle plus tard, le « bientôt » fut bien long. Entre



temps, il n'y a plus grand monde pour se souvenir que Savard peut être considéré comme le premier penseur décolonial de l'anthropologie québécoise. Et l'on sait à présent ce que les « polichinelles », ces Blancs dont parlait Kapesh, ont fait du pays¹⁷. Quelle position tenir, une fois ce constat établi ? Robert Lalonde, s'il parlait de vengeance des Indiens en préface de l'anthologie de Gatti, l'imaginait douce, comme une délivrance, pas comme un massacre. La parole serait là pour fermer la plaie, non la ré-ouvrir¹⁸. Était-ce naïf ? Pas vraiment, si on considère ce que les auteurs ont à nous dire. Quant à faire le reproche à Gatti de parler d'un point de vue qui n'était

ni québécois ni autochtone, cela relève du faux procès¹⁹, à coup sûr. Aujourd'hui, Gatti a co-publié *Littératures autochtones* et est reconnu comme un spécialiste du sujet. Quant aux prophéties de Savard, elles se réalisent au moment où cet auteur fait paraître *Carcajou à l'aurore du monde. Fragments écrits d'une encyclopédie orale innue*, qui fera certainement date²⁰.

La littérature des Premières Nations ne prend plus seulement la parole pour elle-même, pour exister au cœur même de la société québécoise, pour trouver un terrain de parole. Elle parle plus grand que cela: elle est tournée vers un avenir à conquérir *pour tous*.

NOTES

1. An Antane Kapesh, *Eukuan nin matsshimanitu innu-iskueu. Je suis une maudite sauvagesse* (trad. de José Mailhot en collaboration avec Anne-Marie André et André Mailhot), Montréal, Leméac, 1976.
2. Diane Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec : oralité et écriture*, Montréal, L'Hexagone, 1993, coll. « Essai », p. 177. Cet ouvrage est pionnier en matière de critique en français sur la littérature des Premières Nations.
3. Pour rappel, les Innus appartiennent, eux, à la famille algonquienne, de même que les Cris, les Algonquins ou les Abénaquis. C'est la famille la plus représentée. Pour mieux comprendre les répartitions de langue selon les nations, je renvoie au document officiel: http://www.autochtones.gouv.qc.ca/publications_documentation/publications/document-11-nations-2e-edition.pdf (consulté le 1^{er} septembre 2016).
4. Rita Mestokosho, *Hur jag ser på livet mormor. Eshi Uapataman Nukum. Comment je perçois la vie grand-mère* (en suédois, innu et français), Göteborg, Beijboom Books AB, 2009, p. 90.
5. Diane Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec : oralité et écriture*, op. cit., pp. 14-15 et Joëlle Papillon, « Imaginaires autochtones contemporains », décembre 2013, n° 7, dans *Temps zéro*: <http://tempszero.contemporain.info/document1046>.
6. Propos rapportés par Marie Villeneuve, « Théâtre autochtone: lieu de réconciliation? » *Voir*, rubrique « Scène », 2 février 2016. Lire <https://voir.ca/scene/2016/02/02/theatre-autochtone-lieu-de-reconciliation/> (consulté le 8 mars 2016). Il y est question des jeunes productions Menuentakuan, qui regroupent des membres autochtones et non autochtones, et ont présenté leur pièce *Muliats* (« Montréal » en innu) au Théâtre Denise-Pelletier. De plus, les deux artistes Samian et Fontaine se sont retrouvés en bonne place dans *Le grand spectacle de la Fête nationale*, sur la place des Festivals du Quartier des spectacles, le jeudi 23 juin 2016.
7. Natasha Kanapé Fontaine est porte-parole de la branche québécoise du mouvement canadien *Idle No more* (*Fini l'inertie*).
8. Diane Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec : oralité et écriture*, op. cit. et *Littérature amérindienne du Québec: écrits de langue française* (textes rassemblés et présentés par Maurizio Gatti,



préface de Robert Lalonde), Montréal, Bibliothèque québécoise, 2009. On doit aussi à Gatti *Être écrivain amérindien au Québec : indianité et création littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Les Cahiers du Québec », 2006; *Mots de neige, de sable et d'océan : littératures autochtones* (Québec, Maroc, Polynésie française, Nouvelle-Calédonie, Algérie), Wendake, Les Éditions du CDFM, 2008; *Littératures autochtones* (codirigé avec Louis-Jacques Dorais), Montréal, Mémoire d'encrier, 2010.

9. Louis-Karl Picard Sioui, *Au pied de mon orgueil*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011, pp. 8-9. On aurait pu citer aussi la romancière Virginia Pésémapéo Bordeleau, connue pour ses romans, et qui a fait une incursion dans le domaine poétique: *De rouge et de blanc*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2012.

10. L'emploi des termes « autochtone » et « autochtonie » n'est pas anodin: il s'agit de signaler la présence d'un essentialisme nécessaire à la résistance néocoloniale, ici d'un point de vue culturel.

11. Je renvoie au discours de Rodney Saint-Eloi, « Nous sommes tous des Indiens d'Amérique », pour Les nuits amérindiennes en Haïti (du 6 au 10 mai 2015). Lire <http://memoiredencrier.com/wp-content/uploads/2015/04/programme-nuits-avecouv-LR2.pdf> (consulté le 15 mai 2016).

12. C'est moi qui souligne cette partie de l'allocution de Maxime Laporte (président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal), « Remise du Prix Ludger-Duvernay à monsieur Dany Laferrière », Salon du livre de Montréal, 21 novembre 2015. Lire <http://ssjb.com/prix-dany-laferriere-allocution-du-president/> (consulté le 3 mai 2016).

13. J'mets l'hypothèse que la source de cette image puisse être un article sur la diversité: Jean Lafontant, « Les "Je" dans la chambre aux miroirs », *Francophonies d'Amérique*, n° 10, 2000, p. 53-68. Lire: <http://id.erudit.org/iderudit/1005080ar> (consulté le 3 mai 2016).

14. Article « Le chef innu Guislain Picard au Conseil national du PQ: "Je suis souverainiste !" », *Le Huffington Post. Québec*, 21 novembre 2015. Lire http://quebec.huffingtonpost.ca/2015/11/21/je-suis-souverainiste-clame-un-chef-innu-au-conseil-national-du-pq_n_8617932.html (consulté le 8 juin 2016).

15. Extrait de l'article « Peladeau prudent sur la partition d'un Québec souverain », 22 novembre 2015, Radio-Canada, rubrique « Politique ». Lire <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/politique/2015/11/22/002-pq-conseil-national-peladeau-innus-picard-souverainete-frontiere.shtml> (consulté le 8 juin 2016).

16. Rémi Savard, « Les autochtones et la crise canadienne », *Le Devoir*, 11 décembre 1980, p. 11.

17. Voir An Antane Kapesch: *Qu'as-tu fait de mon pays?*, récit à épisodes, Montréal, Éditions Impossibles, 1979, 88 p. Traduction en français des Traductions montagnaises Sept-Îles, Kateri Lescop, Daniel Vachon, Georges-Henri Michel, Philomène Grégoire-Jourdain et José Mailhot. En innu: *Tamite nene etutamin nitassi?*, Sept-Îles, Innu-aitunnu mak innu-katshishkutamatinanut (ICEM), 2004.

18. Robert Lalonde, « La vengeance est douce... » (préface), dans *Littérature amérindienne du Québec: écrits de langue française, op. cit.*, p. 9.

19. Je ne partage pas la dureté de Guy Sioui-Durand, lorsque ce dernier fait le compte-rendu du livre de Maurizio Gatti (*Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*) dans *Recherches sociographiques*, vol. 48, n° 2, 2007, p. 183-186 – URI: <http://id.erudit.org/iderudit/016457a>. En effet, Sioui-Durand souligne le fait que Gatti n'est installé au Québec que depuis 1998 et finit par s'interroger sur le bien-fondé du désir de Gatti d'être reconnu comme « Néo-Indien » (Sioui-Durand reprend ici le titre de Jacques Galinier et Antoinette Molinié, *Les néo-Indiens. Une religion du III^e millénaire*, Paris, Odile Jacob, 2006 (dont le sujet, je le souligne, portait sur l'Amérique latine).

20. Rémi Savard, *Carcajou à l'aurore du monde. Fragments écrits d'une encyclopédie orale innue* (préface de Sylvie Vincent), Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, coll. « Textes amérindiens », 2016.